

Extrait 1 – Troisième (et dernière ?) version

Chapitre 3 : La Promesse

Hervé

L'odeur de poussière, l'air étouffant du bureau et les grains flottant dans la lumière d'une fin d'après-midi de septembre.

Je me revois debout, sur la pointe des pieds. Le fauteuil tournait légèrement ce qui me forçait à me raccrocher à l'étagère. Mon Dieu, comment tout cela avait-il résisté ? La bibliothèque n'était pas grande et je sais bien que, devenu adulte, j'atteignais le sommet sans le moindre effort. Il faut croire qu'avoir huit ans avait dû jouer dans l'affaire. Pourquoi donc avais-je grimpé là ? Mon père m'avait pourtant toujours interdit d'utiliser ses jumelles.

Haut, au fond, l'étui bien contre le mur pour ne pas tomber.

Mon père sur son fauteuil, penché sur ses papiers, l'air concentré. Je dois lui ressembler... Le bureau est plein de papiers, il se lève et va prendre un livre parmi ceux qui tapissent le mur. Un beau livre en couverture de cuir brun clair et lisse. Je les ai caressées souvent ces couvertures... J'adorais l'odeur de poussière et du papier vieillissant. Non, je passais mes phalanges sur les tranches. Granuleuses, lisses, vertes, brunes, rouges, lettres dorées, lettres sombres, toutes en léger creux. L'impression d'être dans une antre interdite, disparue. C'étaient des livres de droits, illisibles, sans intérêt, mais le malaise reste. J'aurais aimé conservé tout cela.

Pourquoi étais-je monté sur ce fauteuil ? La poussière qui tourne, la fin d'après-midi. Mon père devait rentrer, j'avais pris un risque énorme.

Mlle Legrand.

La vieille bique et son eau de Cologne écœurante. Encore aujourd'hui, l'odeur me revient et me soulève l'estomac. Mlle Tête-de-vioque assise dans le salon, ma mère servant le thé, moi dans un coin en train de lire le *Journal de Mickey*. La voisine d'en face venait rarement à la maison. Maman ne l'appréciait pas mais ne lui montrait

jamais. *Maman*. Les doigts sur le couvercle de la théière, et l'odeur du thé au jasmin. Pas ce jour-là, ce jour-là, Tête-de-vioque embaumait tout le salon et j'étais sorti en colère.

C'est amusant de penser à tout cela maintenant. Elle doit être morte depuis longtemps, tout comme mes parents. Mon estomac se ressert, le malaise remonte. Pourquoi cela reviendrait-il maintenant, c'est sans importance. Non, c'est important.

Tête-de-vioque et sa voix coincée dans sa gorge de grue guindée. Ses voyelles accentuées et les chuintantes qui finissaient toutes ses phrases comme s'il lui était impossible de couper son souffle après avoir fini de parler. Une attitude de grande dame avec des manières de paysanne.

« Banale... Comme sa mère... Un vilain petit canard qui ne se transformera jamais en cygne. »

Les mots résonnèrent avec sa voix, en même temps que je vis la voisine croquer un biscuit dont les miettes tombèrent sur son corsage noir. Éternellement noire, sa silhouette de petite veuve trottinait dans la rue, elle et son habitude de parler de son défunt fiancé. Jamais mariée, veuve et courageuse pour tous.

« Mince ! Comment j'ai pu oublier un truc pareil ! »

Mme Legrand, quatre-vingt-dix ans, m'invitant à entrer dans son salon, me glissant un verre de whisky avec un clin d'œil parce que j'étais un grand garçon. J'avais quoi, dix ans ? Pas plus... Mme Legrand mère m'avouant complètement pompette que sa fille mentait à tout le monde, pendant que je lapais avec difficulté le breuvage interdit. Sec, très sec et amer. Bon sang qu'est-ce que c'était amer, imbuvable. J'avais fini le verre. Un fiancé volage, parti avec une danseuse en Amérique latine, voilà ce que sa fille avait perdu et pourquoi elle jouait les martyrs. J'avais bien ri, sans doute à cause de l'alcool, en rentrant je m'étais caché sous les couvertures. Ma mère m'avait cru malade et m'obligea à garder le lit pendant deux jours.

Mes papiers étalés sur le bureau sombre, les cris de enfants dans le jardin. Le

parfum de la terre humide me remontent dans les narines. J'ai peur. Je suis caché sous l'hortensia dans le jardin de mes parents. J'ai huit ans, encore, et j'ai peur. Les jumelles sont couvertes de terre. Je me cache. Les feuilles me griffent le visage, mais je ne bouge pas. Étrange, j'ai l'impression que je me fichais complètement des jumelles... Je n'avais pas peur que mon père me gronde...

Élisa.

L'angoisse de tomber nez à nez avec elle me tordait le ventre. Sous l'hortensia, planté pour dissimuler l'ouverture dans la palissade qui séparait les deux jardins, je voulais l'observer sans être vu. Les genoux nus plantés dans la terre, à quatre pattes sous l'arbuste, la jupe blanche remontée assez haute pour ne pas être salie, elle me regardait avec des yeux curieux. Je devais avoir une belle tête d'ahuri, en y repensant.

« Ce sont des *artistes*. »

L'articulation méprisante de Tête-de-vioque résonne encore distinctement à ma mémoire. Des artistes, des musiciens qui n'avaient rien à faire dans cette rue respectable et bourgeoise. Même en ayant abandonné leurs carrières de musiciens internationaux pour celles plus honorables de professeur de violon au conservatoire et de mère au foyer, les parents d'Élisa n'avaient jamais, à ses yeux, acquis un statut supérieur à celui de saltimbanques. C'était pour ça que j'avais quitté le salon ! Son discours moralisateur sur les nouveaux voisins. Des gens peu fréquentables, sans allure. Elle trouvait au père d'Élisa de petites mains incompatibles avec son métier. À sa mère, c'était une dégainée effacée et soumise qu'elle reprochait. Quant à Élisa...

« J'ai sept ans. Je n'ai jamais eu d'amis. Jamais longtemps. »

Il y a de quoi sourire aujourd'hui, mais j'étais terrifié par cette petite fille que je voulais observer à la dérobée grâce aux jumelles de mon père. Moi non plus je n'avais jamais vraiment eu d'amis, pas le temps. Les cours de langues s'enchaînaient tous les mercredi, me laissant peu de loisirs. Mon père dans le salon m'expliquant que je devais travailler, apprendre et obéir, que c'était comme ça que je deviendrais

diplomate. Ambassadeur, rien de moins. Ma mère, dans la cuisine, préparait le repas et l'odeur du chou envahissait tout. Je revois sa fougue quand il m'expliquait ce que je deviendrai. À l'époque, cela m'ennuyait.

« Je déteste le solfège. »

Les parents de la fillette qui se réfugiait sous l'hortensia plaçaient, également, en elle des espoirs démesurés. Malheureusement Élisabeth les décevait tous : aucun rythme, aucune oreille, elle martelait pendant des heures les touches du piano demi-queue de sa mère sans jamais parvenir à délier ses doigts ou acquérir un talent quelconque pour la musique. La danse, le dessin, tout y était passé. Mais Élisabeth n'avait rien d'une artiste.

« Je préfère qu'on m'appelle Éliisa. Élisabeth, c'est un nom de vieille... »

Elle relevait sans arrêt les cheveux qui lui tombaient dans les yeux, nous passions des heures sous le feuillage toxique à nous cacher du monde. À discuter. Elle avait voyagé partout, je n'étais allé nulle part. Ses parents lui avaient promis une année entière dans la même école, c'est pourquoi ils avaient atterri dans cette ville de province. Ils n'avaient plus déménagé. Elle adorait la piscine. L'odeur du chlore et les vitres embuées, j'allais la retrouver à la sortie. Mon père m'avait interdit la natation. Selon lui, ça me donnerait des épaules carrées et parfaitement ridicules, je devais par contre muscler mes jambes.

« De bons mollets, ça ne se voit pas et c'est très utile si tu dois rester des heures debout. »

Alors je pédalais sur mon vélo, sans arrêt, j'allais partout avec. L'école, le collège, plus tard le lycée, et la piscine évidemment. Derrière les vitres, j'observais les nageurs, je cherchais Éliisa derrière la buée dans les remous de l'eau. Le front contre la surface humide, la brume des soirées d'automne s'y condensait. Je pédalais tout aussi vite pour rentrer avant le retour de mon père.

Le jardin était à l'abandon depuis si longtemps. La maison des voisins, abandonnés,

n'avait à ma connaissance jamais connus aucun habitant. Éliisa était comme un fantôme qui sortait de nulle part, au milieu des ronces et des herbes sauvages. « Je peux regarder moi aussi ? » La séparation de ciment n'était pas continue, comme si un jour, les deux propriétés n'avaient été qu'une seule. L'arbuste toxique aux fleurs bleues délavées était la porte que les adultes ne franchissaient pas. Seuls des enfants pouvaient se glisser sous les feuilles luisantes et grises, comme un passage secret et merveilleux. Une petite brune aux yeux brillants, les bras autour de ses genoux. Un sourire amusé et nos rires. L'estomac qui se tord.

Souffler. Dehors les enfants, mes enfants, jouent toujours, les papiers sont toujours sur mon bureau. Certes il n'a pas la même allure que celui de mon père, ici rien de majestueux, rien de mystérieux pour l'adulte que je suis. Des codes législatifs reliés, des dossiers, des rapports de papiers, des pochettes de plastique. La lumière est la même, mais tout est différent. Il n'y a que le coupe-papier que j'ai conservé. Me l'a-t-il offert ? L'ai-je pris après sa mort ? Je ne sais plus. La lame est émoussée, elle ne blesserait personne.

« Mon Dieu ! Hervé qu'as-tu fait ?! »

Il y a du sang dans l'évier, l'eau coule, trop froide, et engourdit ma main. Mais ma mère continue de serrer mon poignet pour maintenir ma paume sous le jet. Petit à petit, l'eau teintée redevient translucide. La panique disparaît, ce n'était pas grave, juste une coupure nette. Profonde cependant. La douleur, la joue qui chauffe et le sentiment de honte que je ravale avec mes larmes. Non, mon père ne me verra pas pleurer. J'ai mes raisons, elles sont nobles.

J'étais sous l'hortensia mais il faisait nuit, j'étais seul. Mes poumons gonflés ne sentaient pas l'air froid de la fin de l'hiver, au contraire, c'était comme s'ils étaient remplis de chaleur. Mon cœur battait vite. *Fais-le vite, tu auras moins mal.* Le couteau de cuisine m'avait l'air parfaitement aiguisé, il ne l'avait peut-être pas été autant que cela. J'avais saisi la lame à pleine main et je m'étais entaillé la main,

délibérément. Je voulais que le sang marque ma promesse, à l'endroit même où je l'avais rencontrée. « Plus tard, j'épouserai Élisabeth, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer. »

Et le sang avait coulé dans la terre, sous l'hortensia.